



Évasion

# TANZANIE

## *Splendeurs masais, au royaume du petit koudou*

Un petit koudou surpris en fin d'après-midi.  
Fragile, méconnue, la petite antilope  
est d'une incomparable élégance.

*Texte Thibault Engelsen  
photos Safaria et Tim Jandrell*



**U**n paysage brut comme aux origines, un peuple vaillant à la beauté singulière et, derrière les épines, le petit koudou, l'une des plus belles antilopes africaines. Au cœur du pays masai, sa chasse devient aussi une aventure culturelle, une quête esthétique autant que cynégétique...

# TANZANIE

## *Splendeurs masais, au royaume du petit koudou*

Parce que certains lieux sont modelés d'une beauté brute, à la fois grandiose et primitive, à la fois simple et envoûtante, une beauté des origines, inchangée, ils dispensent une chaleur particulière et agissent sur nous comme des aimants. On souhaiterait pouvoir s'y éveiller chaque matin du monde ; quitte à devoir les quitter lorsque monte enfin la lumière, mais pour dès le crépuscule mieux y retourner, s'y lover et y attendre, comme l'ont attendu mille hommes avant nous, avec la même impatience, la même ardeur, le point du jour.

En repoussant le rideau de lin, les yeux clos, je me plais à me représenter mentalement le paysage avant que celui-ci ne surgisse, à élaborer les couleurs, les teintes, avant d'en vérifier l'exactitude. J'aime les sons du matin car dans la nature aucun n'est inutile ; chacun clame une envie ou une sensation. Au fil des saisons, on imagine la lumière rien qu'en écoutant le roucoulement lancinant des tourterelles. Je me lève alors, me dirige vers la fenêtre, repousse le rideau de lin. La première lueur est là, avec le ciel qui blanchit et les nuages encore sombres. Je reconstruis inlassablement dans ma tête les deux grandes montagnes. À gauche, le Kerimasi, lourd et imposant, immobile devant les crêtes noires, tel un ancien fort d'avant-poste. Puis, à droite, l'Oï Doinyo Lengai, surgissant de la terre, presque irréel, avec sa cime blanchie de lave, citadelle vivante partant à la conquête du ciel. Au pied des volcans, c'est l'immense steppe grise et, juste au milieu des montagnes, le lac jaune qui miroite et capte les premiers rayons. Soulevant des voiles de poussière, les troupeaux débutent leur lent périple vers les escarpements. Au loin, on entend les sifflements des Masaïs qui dirigent les bêtes, et c'est alors comme si la grande steppe, elle-même, frémissait de sa chair vivante.

Ce pays masai est une terre de paradoxes. Un paysage



riche à la géologie torturée. Un creuset de biodiversité au milieu d'une humanité envahissante. À la sécheresse de la plaine, à sa végétation maigre et rabougrie, s'opposent les sommets emplis de brume, leurs grandes forêts aux troncs couverts de lichens. Des roches et des épines pour une abondance de vie sauvage. Des hommes et leurs constellations de bétails en harmonie avec une faune en résilience. Zèbres au milieu des chèvres, girafes parmi les vaches. Gazelles frêles comme des statuettes étrusques, plumes d'autruches douces comme de la soie, oryx décorés au pinceau, bergers drapés de carmin et couverts de bijoux. Par-delà les montagnes, il



En haut : construit sur les contreforts d'un ancien volcan, le camp surplombe l'immense steppe masai. Ci-contre : au détour de la brousse, rencontre avec de jeunes masais menant les troupeaux.

demeure des interstices de beauté. Au fond des vallées, des terres de poésie.

D'un point de vue purement cynégétique, l'attrait de cette région du nord de la Tanzanie réside dans la grande diversité d'espèces d'antilopes qui y demeurent ; certaines d'entre elles sont endémiques à la région. Hier, le chasseur que je guide a tiré une gazelle de Grant au trophée remarquable, ainsi qu'un très beau gerenuk, cet animal étrange, aux proportions originales et à l'esthétisme singulier. Avec sa silhouette élancée et longiligne, ses pattes longues et frêles et son long cou de girafe sur lequel se loge la petite tête fauve aux grands yeux noirs, le gerenuk est une œuvre de Giacometti.

Maintenant, c'est un nouveau jour qui se lève sur le grand rift. Une nouvelle journée faite d'approches et de poursuites, d'errances et de promesses. Il faut chercher, ruser, débusquer celui dont la beauté me subjugue et la furtivité me fascine : le petit koudou, tout à la fois fantôme des épines et arlequin des bosquets.

Ce qui me touche chez cet animal, c'est sa beauté simple et complexe à la fois, qui renvoie à une image de la perfection. C'est une beauté travaillée. La robe est parée de dessins qui s'agencent les uns aux autres. Les lignes verticales des flancs

tranchent avec les marques horizontales du cou, qui sont comme les fondations sur lesquelles repose le doux visage, que l'on dirait presque maquillé. De là, émergent les belles cornes en spirales à la couleur d'ambre et de noix. Mais, dans le même temps, c'est une composition extrêmement simple, sans fioritures, avec deux couleurs dominantes, des dessins blancs sur un fond gris-brun ; et trois formes élémentaires, des lignes verticales, des bandes horizontales, des spirales

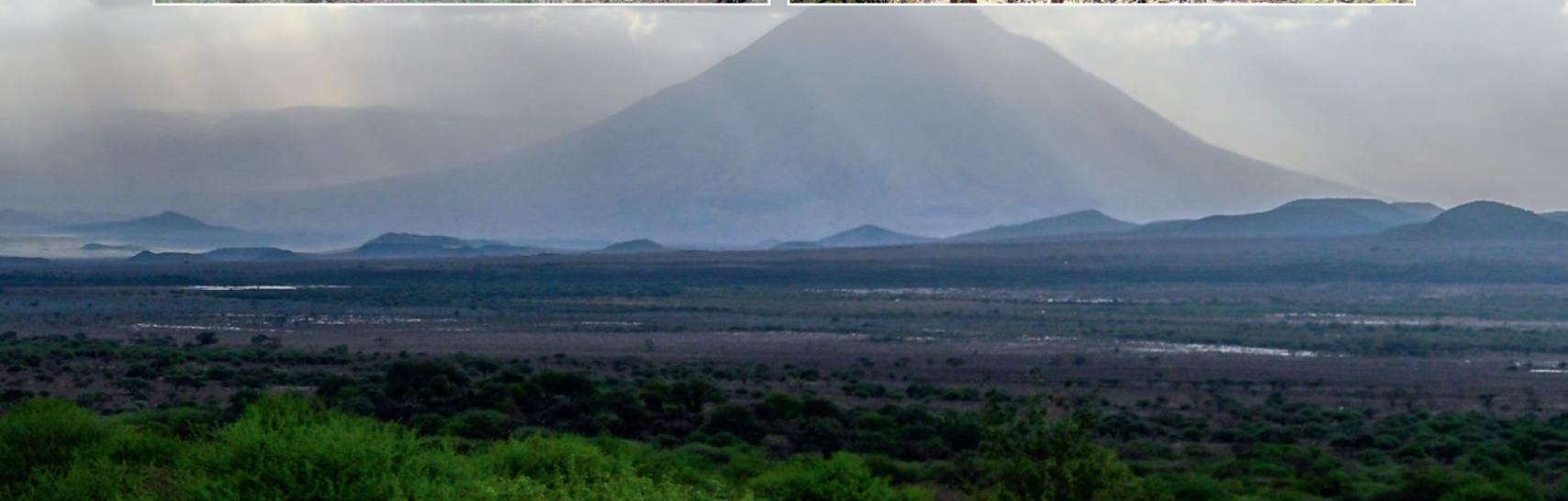
dans le ciel. Il en résulte une forme d'esthétisme qui me paraît très pure et très émouvante, car supérieure mais sans aucune prétention, désarmante d'innocence et de fragilité, mais pourtant pleine de vigueur et d'une incomparable élégance.

Dès lors qu'un objet est précieux, sa quête s'en voit transformée. Dès lors qu'un gibier est d'une beauté reconnue, sa chasse prend une tout autre dimension. On ne cueille guère le safran comme on récolte le blé. Dans la vaste steppe, la plupart des antilopes se

chassent à vue ou à la rencontre. Le petit tragélaphe, lui, se recherche. Il est l'hôte des zones denses, buissonneuses, épineuses. Inféodés à ces taillis, les petits koudous gagnent les lisières au petit matin et au crépuscule. La tactique de chasse usitée est de marcher en ces endroits, aux heures les



Le pisteur, concentré, entame le pistage.  
Ci-dessous : gazelle de Grant et gerenuk, deux autres espèces phares du pays masai.



# TANZANIE

## *Splendeurs masais, au royaume du petit koudou*



moins chaudes, en prenant évidemment garde au sens du vent. Puis il faut éventuellement relever et pister une belle trace de mâle dessinée dans la poussière. Ou bien se lancer dans une partie de cache-cache incertaine, au cœur de l'entrelacs végétal, à la poursuite du mince éclair gris, sans cesse en mouvement, alerte, fuyant de nouveau. Désirable mais toujours insaisissable.

En cette fin de saison, la steppe est terriblement sèche, toute grise et poussiéreuse. Cependant, il demeure çà et là des oasis à la végétation plus persistante, où certaines espèces végétales, faisant fi de l'intense brûlure du soleil, se parent de jeunes et tendres repousses. C'est là que les animaux se concentrent maintenant, se délectant du savoureux regain. Avec les pisteurs, nous savons que le long de ces îlots verdissants, les bosquets touffus sont autant de royaumes pour les petits koudous. Là-bas, au pied du mont Gelai, une fois passée la grande boma masai, la végétation est verte de nouveau. C'est ici que nous comptons nous rendre ce matin, pour explorer la myriade de petits bosquets.

La lumière est encore pâle et le ciel toujours mauve. Nous passons devant la boma, vaste étendue cerclée de buissons épineux, contenant une dizaine de huttes en torchis. Réunies en son centre, les vaches attendent, frémissantes, le départ vers la montagne et ses verts pâturages. À notre approche, un petit garçon dépose à terre l'agneau bicolore qu'il porte



dans ses bras, puis nous adresse de grands signes. Une jeune femme, grande et belle, altière dans sa tunique indigo, les oreilles alourdies de bijoux dorés, le crâne ras, nous sourit légèrement, puis s'en va, détournant le regard. Un vieil homme est assis près des piquants, les joues creusées et couvertes de poils blancs. Il est drapé de rouge, impassible, offrant son visage aux premiers rayons tièdes du matin. Ses yeux sont gris et insondables, comme la mer en hiver. Il serre entre ses doigts son bâton d'aveugle.

À quoi pense-t-il, le vieux Masai, reclus dans son obscurité?



En haut : le petit koudou est l'hôte des buissons denses et épineux.  
Ci-dessus : conciliabule avec le pisteur.  
La chasse du petit koudou est une affaire de stratégie.

Derrière la boma commencent les épais taillis, qui s'allongent sur la steppe et la strient tel un vaste échiquier. Nous entamons une première marche dans une galerie de buissons épineux. À cette heure matinale, les petits koudous sont actifs et se déplacent en quête de belles pousses. Notre progression est lente, très lente. Soucieux de rester silencieux, nous suivons les petits sentiers poussiéreux créés par les allers et venues des animaux sauvages. Nous avançons ainsi d'un pas de sioux, scrutant le moindre bosquet, soupçonnant le moindre buisson, nous enfonçant davantage dans le cœur du maquis; marcheurs clandestins dans un monde qui ne nous appartient pas. La robe de la belle antilope est d'un mimétisme absolu avec le biotope. Les couleurs, les formes, tout se confond. L'œil ne doit pas chercher à voir un petit koudou ou toute autre bête, mais simplement une masse, une silhouette, un fragment, une esquisse de bête. Ou bien c'est un léger mouvement, une oreille qui remue, une patte qui hésite, une corne qui luit, qui alors trahit l'animal. D'un coup d'œil rapide sur le sol, nous jougeons les traces et leur fraîcheur. Deux petits sabots minces et presque parallèles. C'est la trace d'un mâle passé là hier soir. Mais c'est déjà trop lointain. Les traces s'entrecroisent, recouvertes par d'autres traces. Il est bien délicat de se lancer sur cette voie.

Nous sortons du boqueteau puis redécouvrons la plaine, baignée de la précieuse lumière du matin. Il y a là quelques gazelles de Grant qui paissent, graciles et insouciantes. Nous traversons la plaine au large de la petite troupe puis nous dirigeons vers une autre forêt, que l'on devine de l'autre côté de la vaste étendue. Tandis que nous avançons, j'aperçois, loin, à découvert, une forme familière. Le bel animal est immobile sous un grand arbre. Mince silhouette qui se découpe en contre-jour. En réalité, la femelle de petit koudou nous a déjà vus depuis bien longtemps. Nous l'observons aux jumelles. Elle a cette position si caractéristique de la bête en alerte : la tête dressée, les grandes oreilles parfaitement orientées, tous les muscles bien tendus, le corps figé dans le dernier mouvement, les pattes prêtes à donner l'impulsion lorsque la menace sera trop pesante. Puis ce sera la fuite, la disparition, tactique éprouvée et vieille comme le monde.

À la suite de la femelle, nous nous engageons une fois encore au cœur de la végétation. Nous avons le secret espoir qu'à travers ce labyrinthe elle nous mènera à ses congénères et, parmi eux, se trouvera peut-être le grand mâle que nous convoitions. L'endroit est très dense. Nous avançons en sui-

vant une sorte de trouée un peu plus dégagée. En saison des pluies ce doit être un petit ru. On voit l'empreinte de l'eau qui a serpenté entre ces grosses pierres rondes. Tout autour, le champ de vision est obstrué par de longs roseaux séchés, aux tiges rompues en tous sens, donnant au lieu une atmosphère de désolation. De part et d'autre du ruisseau, ce sont les larges taillis d'épineux, sombres forteresses dans lesquelles les animaux s'engouffrent, puis se dissolvent, happés par l'épaisseur végétale.

Nous cheminons dans la galerie forestière, en remontant vers l'amont du petit lit de sable. De temps à autre, nous suivons, à droite, puis à gauche, de minces sentiers d'animaux qui se faufilent dans la végétation. Nous déambulons ainsi, luttant avec les buissons mais maintenant le cap, fouillant le couvert à la recherche d'indices. Nous relevons les traces des petits koudous. Des traces anciennes, puis d'autres, plus récentes, toutes fraîches même. Des traces de femelles, puis celle-ci, un peu plus large, qui ressemble à celle d'un mâle.



Un beau trophée pour ce chasseur danois et ses enfants, fruit d'un pistage fin et délicat.

Nous ralentissons. Notre pas se fait plus précautionneux. La partie de cache-cache s'est amorcée. Dorénavant chaque bosquet peut masquer les furtives antilopes. Nous progressons en prédateurs, courbés, attentifs. L'air est rare, nous nous enfonçons davantage dans la touffeur. Je me force à scruter chaque coin d'ombre aux jumelles, encore et encore, cherchant une

couleur, un mouvement, car je sais que c'est ainsi que nous les débusquons.

Le temps s'égrène. Le soleil s'affirme, accablant. Nous persistons dans notre hasardeux jeu de piste. Dans la poussière, les traces sont toujours dessinées. Subtilement, mètre après mètre, la forêt semble s'essouffler et peu à peu la végétation s'ouvre légèrement; les taillis le cèdent aux clairières. Nous contourrons un gros épineux qui masque la petite percée. Le pisteur masai qui est devant moi s'engage puis d'un coup se fige. Il fait un pas en arrière et, tout en pointant son doigt vers la petite clairière, il s'approche de moi. « *Kuna wanyama mbele* », me chuchote-t-il. Il y a des bêtes devant. Je m'accroupis derrière le buisson puis je me déplace tout doucement vers la gauche pour tenter d'apercevoir quelque chose. Je passe la tête puis je vois ce qu'il a vu. À une quarantaine de mètres, émergent des pailles sèches le cou et la tête de plusieurs petits koudous immobiles; quatre femelles puis, à gauche, un mâle. Sur ma nuque, je sens la respiration saccadée du Masai. « *Tayari wanatuangalia* », lui dis-je. Ils nous regardent déjà.

# TANZANIE

## Splendeurs masais, au royaume du petit koudou

Le chasseur m'a rejoint et s'est immédiatement placé en position de tir. Il faut agir vite. Il attend mon signal qui ne vient pas. J'observe ce mâle et je ne peux m'y résoudre. Inlassablement, je suis dans mes jumelles la courbe de ses cornes. En partant de la base, voici la première spirale puis, au-dessus, la seconde qui s'amorce et dirige, incomplète, les deux petites pointes d'ivoire vers l'extérieur, donnant au trophée cette forme particulière et sans appel, qui est l'apanage des animaux un peu jeunes encore. J'explique cela au chasseur, lui montre, lui dit de ne pas tirer. Il quitte sa visée, se détend, un brin déçu. C'est alors que les koudous jaillissent hors des herbes puis, en quelques bonds, disparaissent dans l'ombre des buissons.

C'est en me relevant, puis en avançant de deux pas, que je le vois soudain. Il est au-delà des graminées jaunes, immobile dans les épines enchevêtrées et, lorsque nous nous mouvons, il s'enfuit à son tour. C'est un grand mâle, très beau, aux cornes épaisses. Polarités par le plus jeune, nous ne l'avions pas vu, et pourtant il était là, légèrement à l'écart, invisible, nous scrutant lui aussi.

D'un coup l'instinct commande. Sans nous concerter, nous courons à notre tour et nous engouffrons dans les taillis

à la poursuite des animaux. Je connais cet endroit. Je sais que derrière ces quelques buissons, il y a la grande plaine. Si les koudous veulent gagner l'autre forêt, ils devront la traverser à découvert. A toute allure nous nous hâtons entre les arbustes, puis nous parvenons à l'orée de la plaine. Les petits koudous sont là, marchant entre les minces touffes d'herbes sèches. Déjà, la première femelle atteint l'autre lisière et disparaît sous les arbres. Derrière, les autres animaux ont ralenti leur course et nous regardent encore, incertains de la menace qu'ils viennent de fuir. Le grand mâle est le dernier. Il avance avec nonchalance. À chacun de ses pas, un léger voile de poussière se soulève. Telle une ombre chinoise, son corps fragile se dessine sur l'horizon vaporeux.

Une fois éclos, l'instinct de chasse, peu importe ce qu'on lui oppose, est irrévocable. Au coup de feu, le petit koudou chancelle puis s'effondre sur la terre grise. Son regard d'abord s'abîme, puis s'éteint. De cette matinée d'automne au bout du monde, il ne reste déjà plus que la grande montagne engloutie dans les brumes, suspendue entre terre et ciel, la lumière ouatée sur la steppe immobile et, plus loin, le reflet pénétrant du soleil qui vient s'échouer sur le lac aux eaux tièdes, chargées de limon et d'oiseaux blancs. ◆

### Carnet de voyage

#### L'organisation et le territoire

Le safari a été organisé par Safaria. Le territoire est situé au nord de la Tanzanie, à proximité du lac Natron, en plein cœur du Grand Rift est-africain. La zone de chasse est caractérisée par la variété de ses biotopes : la steppe masai et ses boqueteaux d'épineux, les flancs des volcans et un cratère situé à 2 900 mètres d'altitude. On y trouve la grande majorité des espèces masais, notamment le petit koudou, le gerenuk, les gazelles de Grant et de Thomson et l'oryx à oreilles frangées. L'attrait du territoire réside dans la présence des communautés masais et la découverte de leur culture et de leurs traditions.

#### Comment s'y rendre ?

Depuis la France, il existe des vols KLM vers Arusha-Kilimandjaro via Amsterdam. Transfert par la route jusqu'à la zone de chasse (3 heures de trajet).

#### L'hébergement

Bungalows individuels en bois avec terrasse et vue sur la steppe et les volcans. Les chambres comprennent tout le confort moderne. Mess en chaume avec vue sur la steppe.



Portrait. Au fil des générations, le peuple masai a su conserver son identité.

#### La chasse

Safaris personnalisés principalement axés sur la chasse des antilopes endémiques au pays masai. La chasse se pratique à vue et au pistage dans les plaines. Expéditions à l'ancienne pour la chasse des buffles en altitude dans le cratère, nuit en camp volant sur la montagne. Les safaris sont conduits par des guides de chasse professionnels français. La saison de chasse s'étend de début juillet à fin décembre.

Contact : [info@safaria-car.com](mailto:info@safaria-car.com)

Les bergers mènent les troupeaux dans l'immensité de la vallée du Grand Rift.

